

## **MARTHA MARGUERITE REISS** née SICK

**1897-1964**

**1897-** Naissance à Heidelberg dans une famille modeste mais pas pauvre. Son père, Karl Sick est chef machiniste dans les ateliers de la Ville (peut-être à l'entretien des tramways ?). Sa mère meurt de tuberculose quand elle a deux ans. Son père se remarie bientôt après. Elle a une grande sœur Maria et un demi-frère Karl.

**1903-** Vacances d'été à la ferme des grands parents. C'est le paradis. Dégustation de cerises sur l'arbre, souvenir doré qu'elle conservera toute sa vie. Pourtant elle se souvient d'une parole du grand père rentrant d'une journée de labour : « Le pain que nous mangeons est durement gagné ! »

**1912-** Elle a 14 ans quand elle entre comme garde barrière à l'usine de cigarettes de Bruchsal. C'est à un quart d'heure en train de Heidelberg. En descendant à vélo la grande côte qui arrive au célèbre pont sur le Neckar elle fait une chute et se casse toutes les dents de devant. Pendant toute sa vie elle aura des problèmes dentaires et un bridge après l'autre.

**1914-** C'est la Grande Guerre. Par ses capacités et son ardeur au travail elle devient, en peu d'années, Directrice de l'usine. Elle y serait peut-être arrivée même si la plupart des hommes n'avaient pas été au front. Elle doit un jour mater une grève. Les ouvriers (ouvrières) entrent dans son bureau et exposent leurs demandes. Elle leur explique calmement pourquoi ce n'est pas possible puis les regarde fixement en silence. Ils rompent et sortent. C'est dans ce job qu'elle a pris l'habitude de fumer qui ne la quittera plus (cigarettes turques ovales, parfumées, dans un étui doré).

Elle suit des cours d'infirmière avec sa sœur et son amie Pace.

**1918-** Le propriétaire de l'usine lui annonce que son neveu vient de rentrer de la guerre et qu'il est normal qu'il devienne directeur. Elle gardera son salaire mais devra lui obéir.

Elle refuse, se lève, prend son sac et part.

Elle est sympathisante de gauche et prend part aux diverses manifestations de la révolution. Elle, dont le caractère est entier, dont l'esprit est tendu sur la situation politique en jeu, est abasourdie d'entendre, dans un défilé, ses voisines discuter enfants, achats, vie courante.

Elle a quelques économies et décide de suivre des cours à l'Université de Heidelberg. Elle fait de longues promenades, seule, dans les forêts environnantes (la célèbre Odenwald) et à tout hasard emporte un pistolet dans son sac à dos. Mais bientôt l'inflation détruit ses réserves et elle doit de nouveau chercher du travail. Elle en trouve dans une compagnie de navigation, la Deutsche-Orient Linie. Elle y est si bien vue que la Direction lui offre une croisière en Méditerranée. Notre enfance a été bercée par les noms magiques de Limassol, Famagouste, Syracuse etc. Elle nous initie aussi aux réalités : il y a des compagnies (la sienne ?) qui font couler leurs propres bateaux pour toucher l'assurance. Elle voit de temps en temps sa sœur Maria (dont le fiancé est tombé au champ d'honneur), son neveu Walter et leur berger allemand Hasso. Elle-même n'a pas de fiancé et est bien partie pour ne pas en avoir, tous les hommes ayant été tués à la guerre.

1927- Elle quitte la compagnie et se retrouve dans les bureaux de la Frankfurter Messe, la Foire de Francfort (Elle, ancienne Directrice n'en est pas moins une secrétaire accomplie, virtuose en sténo). Elle y rencontre notre père qui lui, y est sans doute parce qu'il parle une demi douzaine de langues. Ils se plaisent. En Février 1928 elle est mentionnée dans le testament que Willy dépose chez son notaire. Ce testament sera plus tard, entre 1945 et 1955 l'un des nombreux cauchemars de sa vie (car l'autre légataire est l'oncle Arthur).

1928- Le 6 Août ils se marient. Aucun membre d'aucune des deux familles n'est présent. Seule personne présente : le Docteur Goldberg, leur médecin et grand ami, père de Félix et de Bert. Merveilleux voyage de noces à Interlaken et Wengen dans les Alpes Suisses. Escapades dans une belle auberge au Dobel en Forêt Noire.

Le couple habite 55 Kronprinzerstrasse, leur propriété, dont ils gèrent eux même les 45 appartements. Ils louent pour les étés un étage de la Villa Jahn à Wildbad en pleine Forêt Noire, (à quelques kilomètres du Dobel). C'est là que naissent Abi et Herfi.

Nid douillet dans la belle campagne bourgeoise (alors qu'elle prône que tous les enfants devraient être enlevés à leurs parents à la naissance et élevés par l'État afin que tous aient les mêmes chances, comme cela se pratique dans les kibboutz).

Les parents décident de quitter leurs occupations pour se consacrer à l'éducation de leurs enfants (ils pouvaient se le permettre !). Ils quittent également le quartier de la gare pour s'installer dans un nouveau lotissement au nord-ouest de la ville à Heddernheim, Im Heidenfeld 60. Ils y habitent un petit pavillon carré, aux larges fenêtres laissant entrer le soleil avec un petit jardin gazonné entouré de haies. Tout est construit selon les principes du Bauhaus : tout doit être aéré, lumineux, fonctionnel, dans la verdure, la circulation piétons séparée de celle des voitures. Ils mènent une vie heureuse et sans soucis. Même les crises d'épilepsie de Willy dues à sa blessure de guerre s'estompent.

1933- Un jour d'Avril. La famille est à la Villa Jahn. Abi a 3 ans  $\frac{3}{4}$  et Herfi 1 an  $\frac{1}{2}$ .

C'est le soir d'une belle journée et Martha, seule ce soir-là, met ses enfants au lit dans la chambre au premier étage. Il fait déjà sombre, la fenêtre est ouverte et les lumières éteintes. Pendant qu'elle regarde ses enfants s'endormir, elle entend un bruit derrière elle, venant de la fenêtre. Elle se retourne et voit s'encadrer sur le ciel sombre une silhouette noire avec un képi. Elle comprend immédiatement que c'est un sbire nazi qui a escaladé le mur pour faire passer un mauvais quart d'heure au socialiste juif. D'un seul mouvement elle se baisse, ramasse une pantoufle et vise le sbire en disant :

-Un mouvement de plus et je tire !

Dans le noir, le sbire peut croire qu'il s'agit d'un pistolet. Il descend et s'enfuit. (Quelques semaines plus tard, après la consolidation de son pouvoir par Hitler, il ne serait pas entré subrepticement par la fenêtre mais bien par la porte en donnant un coup de pied dedans). Peu après la famille s'enfuit en France. Son départ d'Allemagne souligne également la rupture définitive d'avec ses parents lesquels avaient voté pour Hitler.

Nous atterrissons dans le taudis Allée de la Marche, encore existant à ce jour, juste devant ce qui devait devenir plus tard la maison de David. Aucun confort. Martha doit faire cuire les repas sur un réchaud à alcool. Le cousin Adolph et sa mère la hautaine tante Martha passent nous visiter sur le chemin de Francfort. Ils se font vertement houspiller par les parents au sujet de leur destination. La tante note que le logement est très sale ce qu'elle met sur le compte de la maîtresse de maison (!).

Le confort revient avec l'aménagement au Paradou, dans l'Allée Saint-Cucufa toute proche. Elle parle très mal le français, avec un fort accent. C'est Willy, au français parfait, qui assure les relations extérieures. Elle, elle gouverne l'intérieur (ce qui correspond à la division des rôles suivant la bonne tradition allemande). Pendant quelques mois elle bénéficie des services de Maria, la jolie bonne d'enfants allemande aux longues nattes qu'elle avait faite venir. Mais elle-même travaille dur. Cuisine, vaisselle, raccommodage, lessive (à la main dans la baignoire), confiture par douzaines sinon centaines de pots...

Un jour, elle est malade, elle doit aller à l'hôpital. Les enfants sont consternés, pour eux la Terre s'arrête de tourner. En fait c'est la naissance de Robert.

Une fois, j'ai un gros livre en mains (le Bottin). Je ne sais pas encore lire et observe les bizarres caractères aux formes géométriques. Elle me dit « Le monde entier est là dedans ! » Je suis confondu et essaie de comprendre cette incroyable magie.

Les finances de la famille se ressentent vivement de la confiscation des immeubles de Francfort par les nazis. Mais il reste encore quelques petits dépôts à Londres, à New York, à Genève, à Tel Aviv. Le train de vie d'économe devient chiche.

Nous nous souvenons qu'à la maison la cuisine est 100% allemande (donc pauvre) : boulettes de viande hachée à la poêle, omelettes épaissies à la farine, soupe d'orge perlé grillé, spätzle, pain perdu, soupe poireaux et pommes de terre. Jamais de viande rouge, de fromage, de fruits. Par contre, porridge, purée, pois cassés, épinards, tapioca, huile de foie de morue.

À chaque anniversaire elle dresse une belle « table d'anniversaire » où la nappe blanche, les gâteaux, bougies, décorations font passer la maigreur des cadeaux.

1935- Déménagement dans la villa au 37 allée Saint-Cucufa suite à l'accroissement de la famille. La maison sentait mauvais et Martha a sans doute dû tout nettoyer, à genoux, à la brosse et au savon, du grenier à la cave.

1938- Angoisse devant la montée des périls. Dixième anniversaire de mariage pour lequel les parents expédient les enfants en vacances aux Mesnuls. (Enfin un peu de paix !)

Les périls sont peut-être l'occasion pour elle de nous parler des terribles massacres des Arméniens, images qui ont hanté notre jeunesse.

Abi a l'appendicite et elle l'accompagne à la clinique de la Porte Jaune à Garches. Un peu plus tard elle doit encore l'accompagner à l'Hôpital Foch pour un examen cardiaque. Soucis, soucis. Elle devient amie avec Madame Delmas mère d'un mien copain de classe. Également avec Madame Mahieu la dentiste de la rue Athime Rué.

Un jour, Abi, sidéré, l'aperçoit un après midi, sortant de chez les Jean, nos voisins et propriétaires, en houspillant son mari à voix haute. Première et dernière fois. (Peut-être avait-il accepté une trop forte augmentation ?)

Elle surprend la femme de ménage (Mme Ethoret) en train de lui voler des draps. Cette dernière éclate en sanglots : « C'est pour le mariage de ma fille ! » Elle lui laisse les draps.

1940- Elle décide avec son mari d'accueillir deux enfants réfugiés d'Allemagne, Ernest et Charlotte, ce qui fait qu'elle a maintenant 6 enfants à charge. Peu après, c'est la déclaration de guerre. Son mari est interné au Camps d'Etrangers à Maisons-Laffitte et elle doit se battre seule contre l'Administration, le Séquestre, le Commissariat, la Mairie, les mauvaises nouvelles.

13 Juin : elle ferme la maison et part pour l'exode avec les derniers voisins encore là, en poussant un landau chargé de valises. Un heure avant elle avait, avec Ernest et ne voulant pas avoir trop de valeurs sur elle, caché des pièces d'or sous le carrelage sous la cuisinière. Elle lui en a donné une (qu'il a amenée avec lui en Amérique). Ensuite c'est la route vers l'inconnu total. Elle est seule avec ses enfants (dans l'orage nous avons perdu Ernest et Charlotte), sans nouvelles de son mari. Pourtant, à Versailles, dans le flot de réfugiés, un agent de police arrête un camion et nous y fait monter, de ce fait nous sauvant la vie. Le camion poursuit lentement sa route, noyé dans la foule, jusqu'à Vierzon atteinte 48 heures plus tard. Martha décide de se mettre dans l'immense queue à la gare. Elle réussit à obtenir des billets et le lendemain nous montons dans le train bondé pour trois jours de voyage avant d'arriver à Cailhau, en vue des Pyrénées, où on nous met dans une vieille ferme abandonnée nommée Toinet. L'accueil des réfugiés est bien organisé.

Avec quelques vivres de la Mairie, des paillasses sur châlits en bois brut et des couvertures (rugueuses) de la Croix-Rouge nous pouvons renaître à un début de vie. Martha doit reprendre contact avec nos amis, avec la famille en Amérique, écrire des dizaines de lettres, remplir les papiers et formulaires, rechercher son mari, perdu dans la déroute. Elle doit faire la maigre cuisine sur le feu dans la cheminée alimenté par le bois que nous allons chercher dans la campagne (bientôt il n'y en aura plus). Elle doit faire la vaisselle avec l'eau que nous allons

chercher à la fontaine. Elle doit faire la lessive à la main, le raccommodage, le nettoyage. Elle fait du pain avec de la farine de maïs qu'elle porte chez le boulanger pour la cuisson. Nous l'aidons un peu (bien peu) à aller chercher les commissions au village mais tout repose sur elle et elle fait face. Bientôt nous avons pu louer un morceau de champ pour y faire pousser des légumes et la voilà, en plus du reste, bêchant, plantant, sarclant, arrosant, arrachant les mauvaises herbes...

Le 7 Août 1940 elle note dans son agenda : « changé le dernier billet de 1000F »...

Au bout de quelques semaines notre père est libéré et nous rejoint. Il écrit à des distantes cousines aux US lesquelles nous font parvenir des subsides qui nous tiendront la tête hors de l'eau pendant tout notre séjour (presque 3 ans). Mais il est presque aveugle et tout continue de reposer sur Martha. Voyages à Limoux (en car) pour démarches à la sous-Préfecture, voyages à Carcassonne pour démarches à la Préfecture, pour accompagner son mari chez l'oculiste ou l'un des enfants malade à l'hôpital, pour voir le Proviseur du Lycée... Le tout dans un déferlement de nouvelles catastrophiques : les Allemands foncent à travers la Russie, la flotte Anglaise est décimée, les Japonais déclarent la guerre... Mais sa force est démultipliée par la gravité de la situation et sa volonté de sauver sa famille coûte que coûte.

À Belvèze, chez le seul boucher de la région, elle voit qu'il donne une langue de bœuf aux chiens. Elle sait qu'en Allemagne, pays pauvre, cela se mange. Elle lui propose d'acheter la prochaine, ce qui a bien amélioré notre ordinaire pendant plusieurs jours (et qui plus est, sans tickets !). Les voisines sont surprises et elle leur apprend comment préparer ce morceau que nul ne savait comestible. Résultat : les prix se sont envolés et nous n'avons plus jamais pu en racheter. 50 ans après, Madame Andrieu, notable locale et alors très âgée nous a écrit : « Elle nous avait beaucoup enseigné ! »

Elle fait des journées de 20 heures mais est toujours là, chaque jour, debout, souriante, nous servant le petit déjeuner avant l'école, nous servant le repas de midi puis du soir. La bonne fée infatigable de la maison. Une fois, en pleine nuit, on vient nous réveiller. Mme Clarac, notre voisine et la femme du meunier, va accoucher. Martha fait la sage-femme, délivre le bébé. Dès lors nous n'avons plus jamais manqué de farine de blé.

Ce train d'enfer dure jusqu'en Mars 1943 quand les gendarmes apparaissent à la porte et emmènent Willy. Nous ne le reverrons plus jamais. Avec l'aide de la famille Mahieu puis des Cordesse c'est la fuite en Auvergne avec ou même sans faux papiers. Nous changeons de nom et sommes dispersés dans des villages aux quatre coins de la Lozère. Martha est d'abord cachée au Préventorium d'Antrenas près de Marvéjols, tenu par les bonnes Sœurs. Elle y est malheureuse car traitée fort durement. Puis le réseau Cordesse lui trouve une petite maison au village des Rousses. C'est le calme, la liberté. Bientôt Herbert et Robert arrivent au même village mais ils ne peuvent se voir que rarement. Pour la première fois de sa vie elle peut se reposer physiquement mais le moral dérouille : mari arrêté, enfants dispersés, communications impossibles, avenir plus qu'incertain, à la merci d'une dénonciation. Elle aide ses voisines, elle lit, écrit des lettres (qui seront envoyées après la Libération). Une fois, assise dans une clairière elle se rend soudain compte qu'un feu de forêt arrive et que les flammes vont l'entourer. Elle se précipite à travers une brèche et arrive au salut. (Que serions-nous devenus si...).

Mais la guigne continue. Avant de partir pour l'exode elle avait confié à sa voisine et amie, Madame Delmas un précieux bracelet de diamants, cadeau de mariage de Willy. Mme Delmas meurt peu après. Perdue dans ce petit village Martha est absolument sans ressources. Un voisin, l'un des fils du pasteur, devant aller à Paris, elle lui demande de contacter M. Delmas pour qu'il essaye de vendre le bracelet. M. Delmas l'achète lui-même (en cadeau de mariage pour sa nouvelle épouse) et confie la somme au messenger lequel revient mais déclare qu'il n'a rien touché, que l'affaire ne s'est pas faite. (Pourtant, plus tard, il a pu acheter plusieurs maisons dans le village, à l'étonnement des habitants qui se demandaient d'où pouvait bien venir sa soudaine fortune). Mais péripétie que cela.

Les gens du village, 50 ans après, se souviennent encore de sa gentillesse, de sa force de caractère, de sa disponibilité pour aider. Elle était infirmière (comme toutes les jeunes filles en

Allemagne pendant la guerre de 14) et un jour on lui demande de soigner un maquisard blessé lors d'un engagement. Par ailleurs elle a accouché tous les bébés nés au village pendant cette période.

Puis c'est la Libération. La famille dispersée doit se rassembler chez le pasteur Bourdon à Mende avant le retour à Vaucresson. Martha et ses deux fils y vont, emmenés en voiture par un jeune du village. Ils sont arrêtés, la nuit par une patrouille de FFI à la recherche d'Allemands ou de kollabos attardés. On l'interroge. Elle répond avec son fort accent allemand. On s'apprête à lui faire passer un mauvais quart d'heure (peut-être le dernier) quand elle passe dans le faisceau des phares de la voiture.

- Ah ! c'est vous !

Par chance, le maquisard qu'elle avait soigné était là et il rétablit les faits. Le voyage continue et tout le monde se réunit à Mende. En voyant Abi après une séparation d'un an et demi, malgré sa joie, elle ne peut s'empêcher d'éclater en sanglots : il est si petit !, il n'a pas grandi d'un millimètre en tout ce temps.

Ensuite, dur voyage de retour. Le train doit parcourir la France en zig zags car les principaux ponts ont sauté. À Orléans le train s'arrête en pleine campagne et il faut faire des kilomètres à pieds le long de la voie, avec tous les bagages, pour arriver sur le bord de la Loire que l'on franchit pedibus sur une branlante passerelle. De l'autre côté, autre longue marche pour arriver à une gare où nous attend un train de marchandises. On s'y hisse, on s'assied par terre dans la poussière et on attend longtemps le départ. Qu'importe l'attente, la pluie qui goutte à travers le toit, le froid, la saleté, nous n'avons qu'une chose à l'esprit : arriver à la maison. Nous n'avons en quatre ans pas eu la moindre communication avec les propriétaires mais ne pensons pas un seul instant que la maison aurait pu être louée à d'autres. Il est évident qu'elle nous attend. À la gare d'Austerlitz Martha met son régiment en ordre de bataille et après un autre long voyage à travers Paris à l'aube, nous arrivons allée Saint-Cucufa.

La maison est là. Elle nous attend en effet. Mais est entièrement vide, pillée jusqu'aux interrupteurs électriques. Encore une fois, comme à l'arrivée à Toinet, il faut tout recommencer à partir de rien. Martha est rodée. Les voisins nous donnent de vieux meubles de quoi démarrer. Martha fait les démarches en Mairie pour papiers et cartes d'alimentation, écrit à famille et amis aux US solliciter des secours, va à Paris quémander auprès des organisations Juives telles que l'OSE (absolument en vain). Elle est habituée au rythme infernal et n'en décroche pas. Son accent allemand, plus que prononcé, ne lui facilite pas les choses. L'hiver arrive, la maison est glacée. Seule la cuisine est chauffée avec le peu de bois que nous pouvons trouver. Elle doit aller voir le Proviseur du Lycée de Saint Cloud pour nous y faire admettre et avec le moins d'années de retard possible. Elle doit entamer une farouche lutte épistolaire avec Oppenheimer, l'avocat Londonien qui gère la fortune de Willy et à qui la loi Anglaise interdit formellement d'envoyer le moindre centime avant le 21<sup>e</sup> anniversaire de son plus jeune enfant. Bientôt elle devra entamer un procès monstrueux qui durera 10 ans pour récupérer (pour elle mais surtout pour la sorcière Fanny) les immeubles de Francfort. Elle ferraille avec les administrations pour essayer de récupérer nos bien pillés (également en vain). Elle fait une lettre de remerciements pour chacun des divins colis d'Amérique reçus, et il y en aura des centaines sinon des milliers, sans lesquels nous n'aurions pas pu survivre. (Martha, alors, aurait dû se résigner à suivre le conseil de la richissime et venimeuse tante Fanny-la-sorcière qui a osé lui dire : « Mais voyons, Marthe, envoyez vos enfants travailler dans les usines du Nord ! On y manque de main d'œuvre ! ». Elle a dû se battre sur tous les fronts avec une volonté farouche, pendant que diminuait chaque jour l'espoir de voir revenir Willy. Et tout cela en plus de la cuisine, de la vaisselle, de la lessive (sans machine), du repassage, du raccommodage, du nettoyage, des queues aux magasins, des formalités à la Mairie ou au Commissariat de Police de Saint Cloud, du thé pris par politesse avec les voisines ou amies qui passaient par là alors qu'elle était écrasée de travail et ne pouvait aller se coucher que vers une ou deux heures du matin. Et sans parler de son féroce ulcère variqueux qui l'a martyrisée durant des années et qui était dû en bonne partie à une grave sous-

alimentation. Seul minuscule plaisir : les cigarettes qu'elle se procure en échangeant les tickets ad hoc contre ses propres tickets de vin.

Un jour, d'un air las, elle me montre ses mains : « regarde ce qu'elles sont devenues ! ». Ses mains, après 20 ans d'esclavage, étaient maintenant épaisses, les doigts boudinés, couturées, cicatrisées, râpeuses, brunes. Des mains de ramasseuse de pommes de terres.

Elle prend soin du couple Jean, nos voisins et propriétaires âgés de plus de 80 ans. Leur fait leurs courses, va leur chercher le médecin quand c'est nécessaire, anime un peu leur vie à eux qui n'ont plus personne après avoir perdu leurs deux fils à la guerre de 14. Après leur décès en 1946 elle reçoit la seule bonne nouvelle à émerger de cet océan de misère : les Jean lui ont légué la maison en payant même les frais de succession ce qu'elle-même aurait été bien incapable de faire.

Elle nous aide dans nos devoirs d'allemand. Elle nous récite des tirades du Faust de Goethe (en allemand). Elle nous chante des airs d'opéra (dans leurs langues d'origine) opéras qu'elle a appris par cœur tout là-haut dans les places pas chères du poulailler. Elle nous donne des citations de Nietzsche (traduites par elle) ; mais elle doit finalement s'avouer vaincue par notre hermétisme à la culture, elle dont c'était la vie (à part le bien-être et l'avenir de ses enfants).

Autre grand sacrifice : elle doit se résigner en 1948 à envoyer Abi en Amérique, pays de cocagne où il était possible de travailler le jour et d'étudier le soir. Mais éloigné de 5000 km. Ce n'a certainement pas été de gaieté de cœur !

Début des années 50, les choses commencent à aller un peu mieux. Elle obtient, d'Allemagne, une pension de veuve de fonctionnaire. Le cousin Félix lui envoie une mensualité dans l'espoir que le reste de la famille traversera l'océan. En 1954 elle gagne enfin le procès pour l'immeuble (gagné en instance, perdu en appel, gagné en cassation). Le succès est venu par un coup de poker : la vente en avait été forcée par les nazis et l'acheteur, Heinrich, ami de Willy, lui avait fait une lettre comme quoi il lui rendrait son bien après la guerre. Cette lettre a existé mais elle n'existe plus, perdue dans la tourmente. Au tribunal le juge demande à Heinrich :

-Pouvez-vous jurer que cette lettre n'existe pas ?

Heinrich hésite. En face de lui, Martha assise sur son banc tient une serviette de cuir sur ses genoux et le regarde fixement. La lettre est peut-être dedans. Il ne jure pas et perd donc le procès. Il avait contre lui une vraie Dame de Fer.

Elle reprend contact avec sa sœur Maria à Heidelberg et va même là-bas une ou deux fois, mais refuse absolument de revoir son demi-frère Karl parce qu'il s'était engagé dans les SS (bien que dans les bureaux).

Elle devient le centre du quartier, une chaleur rayonnante et réconfortante. Les voisines viennent la voir pour bavarder ou parler de leurs problèmes. Elle est de bon conseil et chacun doit reconnaître en elle un esprit supérieur.

Tout n'a pas toujours été noir. En 49 elle reçoit une télégramme « Ai bac complet. Baisers. Abi » ; Puis Herbert et Robert passent bien leurs examens. Plus tard David obtient un bon boulot par l'intermédiaire de Herbert. Elle a eu vastement raison de passer outre aux perfides conseils de la sorcière. Albert, militaire en Allemagne passe ses permissions chez elle en 1955 ; puis en 1960 il rentre d'Amérique. À cette époque Herbert et David se marient et elle devient grand-mère. Elle idolâtre Michel et fond de bonheur quand elle peut s'occuper de lui.

Mais 20 ans d'efforts surhumains et de soucis écrasants l'ont affaiblie. Elle ne sort pratiquement plus de chez elle. Inconnu de tous sauf peut-être d'elle, un cancer la ronge de l'intérieur. Elle est très amaigrie. Et elle est une étrangère, réfugiée, apatride. Elle est exclue de la Sainte Sécurité Sociale. N'ayant jamais rien dépensé pour elle-même elle ne va pas commencer maintenant surtout pour des frais de santé. Elle va tout de même de temps en temps se faire faire une ponction à l'Hôpital Poincaré. Une fois, Herbert et Robert vont l'y chercher. Elle est sur un lit placé au fond d'un couloir. Robert la soulève dans ses bras et la porte dans la voiture. Elle ne pèse plus qu'une trentaine de kilos.

Une de ses dernières images : sachant tout faire, elle confectionne elle-même sa robe pour le mariage de Robert et Geneviève. La table du salon est un chantier de couture. À mon regard étonné devant le désordre apparent elle répond :

- N'ayez pas peur. Vous n'aurez pas à avoir honte de moi.

Mais c'est presque la fin. Elle dort dans la bibliothèque au rez-de-chaussée et moi dans une chambre au premier. Une nuit j'entends des cris : « couteau !, couteau !, couteau ! ». Je me précipite en bas. Elle est assise dans son lit la main serrée sur le cœur. J'ai le temps de lui prendre sa main dans les miennes et une seconde après elle s'affaisse. C'est fini.

C'était le 18 Février 1964.

À l'enterrement il y avait foule ; en plus de la famille, tout le quartier était là, jusqu'à la rude fermière de la Ferme de Saint-Cucufa. Mr. Giraudy le clerc de notaire avec lequel elle avait si longuement travaillé entre autres pour le procès est venu, en larmes, de sa lointaine étude Place Clichy. La tombe n'était qu'un grand amoncellement de fleurs.

Ainsi disparut, usée par mais finalement triomphante du plus grand cataclysme de l'Histoire, une personne tout à fait extraordinaire, vraiment hors du commun, que nous n'avons vue, hélas, que par le petit bout de la lorgnette. Elle était d'une grande intelligence et plus grande encore bonté, d'une énergie invincible, d'une capacité de travail admirable, d'une clairvoyance sans failles, qui se souvenait de tout et dans les moindres détails, bien supérieure à la plupart de son entourage mais elle-même d'une absolue humilité, se plaçant toujours après tout le monde. (Dans tout le vaste univers de l'Église, qu'elle n'appréciait pas particulièrement, elle n'avait de respect et d'admiration que pour les Petites Sœurs des Pauvres lesquelles après avoir fait le bien toute leur vie, reposaient dans une tombe commune sans distinction de grade ou de nom). Elle était d'une droiture et d'une honnêteté inflexibles, d'une volonté farouche pour protéger sa couvée ce qui était pour elle la meilleure façon aussi de cultiver la mémoire de son mari.

Son œuvre reste. Elle était fière de l'éducation et de la réussite (raisonnable) de ses fils. C'était son unique but et celui de Willy. Elle y est arrivée, seule, par sa ténacité et un labeur écrasant, en surmontant tous les incroyables obstacles qui se sont succédés devant elle en rangs serrés pendant 20 ans.

Un exemple inoubliable pour tous ceux qui l'ont approchée.

Rédigé avec amour et respect par son fils Albert le 21 Juin 2007.

